

dans la même salle, où, entr'autres personnes, se trouvaient réunis M. le Surintendant de l'Éducation, Sa Seigneurie l'Évêque anglican de Montréal, quelques membres du clergé anglican de la ville et des messieurs appartenant à la corporation du collège McGill.

Après la prière d'usage, faite par Sa Seigneurie l'Évêque de Montréal, M. le Principal prit la parole et passa en revue la série des matières enseignées aux élèves-maîtres et les exercices journaliers auxquels ils s'étaient livrés depuis l'ouverture de l'école. M. le professeur Robbins les interrogea ensuite sur l'arithmétique; puis, Sa Seigneurie témoigna sa satisfaction de ce qu'il voyait et leur adressa quelques mots touchant les devoirs qu'ils devaient accomplir.

Des questions de géographie, d'algèbre, de géométrie et de grammaires anglaise et française et de zoologie leur furent alors tour-à-tour posées par MM. les professeurs Hicks, Robbins, Fronten et Dawson. Leurs réponses sur tous ces sujets furent pleines d'ap-propriété et donnèrent complète satisfaction.

M. le Juge Day, exprima tout le contentement que lui donnait le présent examen, et se déclara convaincu de l'utilité des écoles normales.

M. le Surintendant de l'Éducation se leva ensuite et dit que, quoi-que l'on ait longtemps affirmé qu'il était impossible de créer des écoles normales dans le Bas-Canada, celles qui existent aujourd'hui mettent à néant cette assertion. Non seulement elles existent, mais elles fonctionnent parfaitement. L'école normale McGill a 45 élèves-maîtres et 6 élèves-maîtres; 27 élèves-maîtres ont reçu des leçons à l'école normale Jacques-Cartier, et 22 à l'école normale Laval. Si les examens que nous venons de faire, ajoute le Surintendant, doivent donner la mesure des succès que nous atten-dons de l'enseignement normal, nous avons tout lieu d'être fiers des résultats déjà obtenus. Il termina son discours par des conseils aux élèves-maîtres.

L'hymne "God save the Queen" fut aussitôt chantée en chœur par les élèves, et une prière faite par M. Kemp termina la séance.

Revue Bibliographique.

Arctic Explorations, par Elisha Kent Kane, M. D., publié par Childs et Peterson, Philadelphie, 3 vols. So 1857.

(SUITE.)

M. Kane est un savant et un littérateur distingué à la fois. S'il se fût seulement borné à décrire les magnifiques choses qu'il a sous les yeux, son livre, quelque utile qu'il soit, eût peut-être été mono-tone; mais il a soin d'y jeter de temps en temps des épisodes intéres-sants qu'il emprunte aux voyageurs qui l'ont précédé dans ces régions. Ses souvenirs, il les exploite en homme qui entend son lecteur, et ils lui fournissent de charmantes pages. Ses souffrances, il les peint avec de telles couleurs, et il les décrit avec de telles paroles qu'il faut en lire le récit pour voir combien cette douloureuse épopée qui s'appelle "Arctic Expeditions," décele de noble talent et d'ardente imagination chez son auteur.

Le 15 Août, non loin du cap York, deux esquimaux vinrent sur la glace, à la rencontre des navigateurs. Ils font, écrit M. Kane, proba-blement partie des pêcheurs nomades que vit Sir John Ross, en 1819, et qu'il désigne sous le nom de "Montagnards Arctiques."

Onze ans après, l'équipage d'un baleinier, échappé aux désastres causés par la débacle de 1830, débarqua au même endroit et y découvrit des huttes qui parurent d'abord inhabitées. Mais, en sou-levant le rideau de peau qui fermait l'entrée de l'une d'entr'elles, on vit, groupés autour d'une lampe vide et gardant encore des atti-tudes qui semblaient indiquer la vie, quatre à cinq cadavres humains aux lèvres noircies et aux yeux atrophiés, mais tous parfaitement conservés au milieu de la glace éternelle qui les entourait. Le chien gelé était couché à côté de son maître et Penfant au corps raide et bleu gisait auprès de sa mère, dans le manteau de peau de renne qui les enveloppait tous deux. Et pour-tant, rien de ce qui pouvait les empêcher de mourir ne paraissait leur manquer: ils avaient là tout un appareil de chasse; la baie abou-dait en loup-marin, dont ils mangent la chair, et dont Phuille et les os leur donnent à la fois de la lumière et de la chaleur. Le froid excessif avait sans doute fermé les trous qui servent d'issue à cette sorte de gibier; peut-être aussi une épidémie était-elle venue les frapper. Les trois huttes voisines renfermaient à-peu-près le même nombre de cadavres que la première.

Parvenu au détroit de Lancaster, l'escadre américaine fut ralliée par l'escadre anglaise commandée par le capitaine Parry; le 25, des effets trouvés sur le cap Riley, des pierres entassées avec symé-trie, des débris d'ossements et d'ustensiles de cuisine, divers frag-ments de papier sur lesquels se lisaient entr'autres noms celui d'un

des officiers qui avaient suivi Sir John Franklin, indiquèrent claire-ment que les équipages de l'Erebus et du Terror y avaient fait étape; à peu de distance de cet endroit se trouvaient les tombes de trois marins appartenant aux mêmes équipages et morts dans l'hiver de 1846.

Depuis le commencement de septembre jusqu'aux premiers jours de décembre, il n'y eût rien de bien remarquable. Sans cesse assailli par la tempête et au milieu d'une neige épaisse et pres-que continuelle, l'expédition n'en continua pas moins ses mou-vements. Mais les longs jours polaires avaient fait place aux nuits sans fin, et les glaces, qui jusqu'alors s'étaient rompues sous l'effet du flux et du reflux périodiques de la mer, n'entraient plus seule-ment la marche des navires, mais s'amoncelaient autour d'eux en masses énormes. Le 7 décembre, la position du "Rescue" devint extrêmement critique, au point que ceux qu'il abritait furent momen-tanément contraints de l'abandonner pour se réfugier à bord de l'autre vaisseau. La glace qui menaçait de briser le premier ne promet-tait pas pourtant d'épargner l'autre; à chaque instant on s'atté dait à la voir mettre le navire en pièces. Prêts à affronter tous hazards, les marins se disposaient déjà à l'abandonner; et, durant tout ce tems, pas un seul rayon de soleil, mais une obscurité profonde, mêlée par intervalle de clairs de lune et de crépuscules blafards.

S'il est des circonstances où il soit permis de se livrer à l'angoisse, ce sont assurément celles où se trouve maintenant M. Kane. L'espoir de revoir son pays, il l'avoue lui-même, l'aban-donne presque; mais il se résigne à son sort et le carnet dans lequel il consigne ses impressions de chaque instant atteste que la gaîté qui lui était naturelle ne subissait aucunement l'influence des heures mauvaises. Cependant la santé des hommes de l'équipage était de nature à faire naître en lui bien des inquiétudes et s'affai-blissait de jour en jour par l'effet des ténèbres continues et du froid. Le scorbut venait même de se déclarer violemment parmi eux et menaçait de faire de nombreuses victimes. Tout cela nécessaire-ment diminuait les chances de retour. Kane n'a dans ce moment qu'un léger mouvement d'impatience: "Quand donc viendra la lumière, s'écrie-t-il. Beau soleil, il n'est pas étonnant que tu sois adoré!"

"Le 1er janvier 1851! Au lever du jour, le thermomètre marquait 28o et, au tomber, 31o au-dessous de zéro. Nous essayâmes de chô-mer cette fête; mais notre gaîté avait disparu; nous étions fatigués des ténèbres; ceux que tourmente l'insomnie attendent le matin avec moins d'impatience que nous ne désirions l'arrivée du jour.

"Ce ne fut que le 3 que la bande rouge, qui se dessinait vers la sud, nous donna l'espérance du prochain retour de la lumière. Une lucide crépusculaire de bien courte durée nous permit alors de nous aventurer hors de notre abri, sans trébucher à chaque pas. L'aspect de la lutte du jour et de la nuit qui avait lieu au-dessus de nos têtes me donna l'envie de faire une promenade. Je sortis donc encore une fois du vaisseau et me hasardai parmi les glaçons qui le retenaient captif. J'avais devant moi Phorison dont les teintes prismatiques finissaient par se confondre avec le bleu pâle du firmament au zénith, tandis qu'à l'occident régnait une nuit profonde. Près de cette ligne de démarcation que les ombres et le jour sem-blaient n'oser franchir, les plus grandes constellations paraissaient nébuleuses; mais le ciel un peu plus loin brillait du feu d'innom-brables étoiles. La partie septentrionale du firmament avait la beauté particulière à nos claires nuits d'hiver. Les Pléiades jetaient une clarté étincelante et les milliers de diamans qui forment les constellations d'Orion et du Taureau avaient une splendeur incom-parable. Ce partage des ténèbres et de la lumière de tout un hémisphère est un rare spectacle! J'avoue n'en avoir jamais vu d'aussi beau.

Le 29 Janvier, le soleil, après quatre-vingt six jours d'absence, parut quelques instants; sa venue est saluée avec une joie délirante. Le marin que la maladie n'a pas perclus de tous ses membres s'est rendu sur la glace pour recevoir ses premiers rayons. "Jamais, dit l'auteur, je n'oublierai l'effet que cette clarté bienfaisante produi-sit sur moi. Je la contemplais avec extase, quand la voix des mate-lots interrompit ma méditation par trois bruyans hourras poussés en son honneur." Le lendemain, ce retour désiré du soleil fut célé-bré au moyen d'une représentation théâtrale montée à grands frais; il y eût comédie et pantomime! rien n'y a manqué, pas même l'affiche.

Quand on songe que c'est au milieu de périls incessants et de souffrances contre lesquelles luttent les deux tiers de ces hommes que se manifeste une pareille gaîté, on se prend malgré soi d'ad-miration pour ce courage héroïque qui semble narguer la mort, quoi-qu'à chaque instant elle soit, sous mille formes, présente à leurs yeux. Les soldats de la science et du dévouement à l'humanité ont droit à notre admiration autant que ceux que la grande guerre vient d'immortaliser.